

Article

« **Histoire et traductions** »

René Baudry

Revue d'histoire de l'Amérique française, vol. 10, n° 3, 1956, p. 305-309.

Pour citer cet article, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/301770ar>

Ce document est protégé

d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/documentation/eruditPolitiqueUtilisation.pdf>

Érudit est un con

Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

HISTOIRE ET TRADUCTIONS

La linguistique est une alliée nécessaire de l'histoire. Qu'on songe seulement, pour s'en rendre compte, aux vastes horizons qu'a ouverts à l'égyptologie le déchiffrement des hiéroglyphes. Mais il arrive parfois qu'elle lui joue de vilains tours, par les infidélités de traductions inexactes.

Toute traduction présente un problème. Entre une idée et les mots qui la formulent existe un rapport organique, si étroit qu'en changeant les mots, on risque toujours d'écorcher la pensée. Le traducteur exerce un art délicat, fait de nuances et semé d'embûches. Rappelons-nous seulement les maux de tête que nous causaient les thèmes et versions du collège, et nous inclinons à l'indulgence, quand un traducteur commet quelque peccadille d'imprécision. Mais lorsqu'il fait carrément mentir un texte, en le prenant à contresens, alors n'importe qui a droit de pousser les hauts cris, comme nos anciens professeurs, et de crier à la trahison. Pour montrer que ce danger n'est pas illusoire, voici quelques exemples typiques de traductions traîtresses.

* * *

La version française d'un ouvrage encore peu ancien, *La Nation canadienne*, de B. K. Sandwell, publiée sous le patronage de l'UNESCO (Monaco 1954), fourmille d'erreurs grossières, qui prennent la proportion de véritables bourdes. Le traducteur anonyme rend, par exemple, l'expression *emergency plan* par « doctrine d'émergence ». Les lecteurs européens ont dû se casser la tête, afin de deviner le sens de cette doctrine ! Il rend *Post Office Minister* par « ministre des P.T.T. » ; traduction erronée car si, en France, les postes, le télégraphe et le téléphone dépendent de la même administration gouvernementale, au Canada, seules les postes relèvent de l'État. Sous la plume du même traducteur, les *United Empire Loyalists* deviennent les « fidèles de

l'Unité de l'Empire », ce qui ne signifie rien, et l'hymne national du Canada serait « La Feuille d'érable à jamais » ; entendez : le *Maple Leaf for ever !* Ces erreurs montrent que la connaissance des langues ne suffit pas aux traducteurs, mais qu'il leur faut encore la connaissance de leurs sujets.

* * *

L'exactitude s'impose en tout genre de traductions, mais particulièrement dans celle des documents historiques. Qu'on nous permette de rappeler une erreur typique en ce genre.

Pendant longtemps un trait de la *Cosmographie* de Jean Alfonse a été reproduit de façon absolument burlesque. Rapportant le passage où Alfonse décrit la région de Hochelaga, Hakluyt avait écrit : « This land is fitte for figges and peares. » Retraduisant à son tour Hakluyt, la Société Historique et Littéraire de Québec écrit : « D'après la nature du climat... cette terre peut produire des Figues et des Poires. »¹ Or, le manuscrit original d'Alfonse se lit ainsi : « Les terres en tirant vers Ochélaga sont beaucoup meilleures et plus chaudes que celles de Canada. Et tient ceste terre de Ochélaga au Figuier et au Pérou... » C'est à dire que la terre d'Hochelaga touche au Cap du Figuier et au Pérou ; le Cap du Figuier termine la péninsule du Yucatan, entre le Golfe du Mexique et la Mer des Antilles. Le copiste de Hakluyt, sans doute peu familier avec la toponymie américaine, a transformé le Cap du Figuier en « figues », et le Pérou en « poires » ! Pierre Margry avait relevé cette erreur et la signale dans ses notes.² Gabriel Marcel, dans son édition de la *Cosmographie, rétablit le texte exact.*³

* * *

Une erreur semblable, encore répandue, concerne le vaisseau équipé en 1613, par Mme de Guercheville et les Jésuites, pour fonder la mission de Saint-Sauveur. Ni Champlain, ni Lescarbot,

¹ *Voyages de découverte au Canada...*, (Québec, 1843), 86.

² B. N., N.A.F., 9282, 2^e partie, f. 129v.

³ Jean Fonteneau dit Alfonse de Saintonge, *La Cosmographie*, (Paris, 1904), 496.

ni le Père Biard ne nomment ce vaisseau. Mais le propriétaire même, le Capitaine C. Fleury d'Abbeville, le nomme dans une déposition qu'il fit, à son retour en France, devant l'amirauté de Rouen : « S'est comparu Charles Fleury, cy devant maistre du navire nommé *le Jonas*, du port de quatre vingts tonneaux . . . »⁴ Cependant, presque tous les historiens de l'Acadie persistent à nommer ce vaisseau la *Fleur de May*. Cette erreur, qui nous a été signalée par M. de Roquebrune, a été mise en circulation, croyons-nous, par le Père de Rochemonteix,⁵ qui l'avait puisée dans une mauvaise interprétation de Parkman.

Parkman, en effet, parlant du vaisseau des Jésuites, écrit : « It was on the twelfth of March 1613, that the « Mayflower » of the Jesuits sailed from Honfleur for the shores of New England . . . » (*Pioneers of France in the New World*, ch. VII). Le sens est clair : Parkman, en parlant du *Jonas*, porteur des missionnaires allant fonder une colonie religieuse, le compare au *Mayflower* des *Pilgrim Fathers*, qui amena à Plymouth les premiers colons du Massachusetts en novembre 1620. Simple figure de style très juste, car les deux expéditions avaient un caractère religieux ; elles abordèrent presque dans la même région, à des dates rapprochées. Parkman indique d'ailleurs à la ligne suivante le vrai nom du vaisseau : « She was the *Jonas* formerly in the service of De Monts . . . » et renvoie en note au témoignage de Fleury. Le Père de Rochemonteix a donc lu distraitemment Parkman en prenant le nom de *Mayflower* au sens propre, et en le francisant en *Fleur de May*.

Cette méprise a été répétée ensuite par Lauvrière,⁶ qui cite le Père Rochemonteix et Parkman. Pourtant, M. Lauvrière, professeur d'anglais, aurait pu facilement déceler l'erreur, s'il avait pris la peine de recourir au texte de Parkman. Après ces deux auteurs, la plupart des historiens de l'Acadie ont répété la même

⁴ Amirauté de Rouen, 27 août 1614. Extraits reproduits dans E. Gosse-
lin, *Nouvelles Glanes historiques normandes* (Rouen, 1873), 41-43, et dans
A. Huguet, *Jean de Poutrincourt* (Paris et Amiens, 1932), 400-404.

⁵ *Les Jésuites et la Nouvelle France au XVII^e siècle* (Paris, 1895),
1:63m.

⁶ *La Tragédie d'un peuple* (Paris, 1924), 1:29-31, et « Les Jésuites
en Acadie », in *Revue d'histoire des Colonies*, XVIII (1925) : 184.

leçon. Le Père Lejeune,⁷ le Père Candide de Nant,⁸ le Frère Antoine Bernard,⁹ M. Bona Arsenault,¹⁰ M. Robert Rumilly¹¹ parlent tous de cette hypothétique *Fleur de May*, qui ne fut qu'un vaisseau-fantôme. Cette légère erreur entraîne peu de conséquence, et peut arriver à tout le monde. Elle montre cependant qu'il faut se méfier des traductions et des documents de seconde main, et remonter autant que possible aux sources originales.

* * *

Certains cas plus graves se présentent, où l'interprétation d'un mot peut totalement changer le sens d'un texte. Ainsi, l'un des rares contemporains relatant le premier voyage de Jean Cabot, Pasqualigo, dit que Cabot et ses marins, après avoir côtoyé une terre pendant 300 lieues, virent deux îles « *aldreto* ». La plupart des traducteurs, Brown, Winship, HARRISSE, etc. donnent à ce mot le sens de « à droite ». Ce texte permettrait alors de fixer l'atterrissage de Cabot à Terre-Neuve: après avoir longé la côte sud, il aurait vu à sa droite, en s'en retournant, l'île Brion et les Iles-de-la-Madeleine ou l'île du Cap-Breton et l'île Saint-Paul. Mais H. P. Biggar, sur la foi d'une autorité discutable, interprète *aldreto* comme *ad-ietro*, signifiant simplement « au retour ».¹² Cette interprétation enlève au texte de Pasqualigo toute précision géographique, et il devient impossible d'en rien conclure.

Sans prétendre à trancher la question, on peut se demander si M. Biggar, pour favoriser sa thèse de l'atterrissage au Cap-Breton, n'a pas accepté un peu trop rapidement cette interprétation, et si le sens évident d'*aldreto* n'est pas « à droite ». Il faudrait en tout cas, pour nous convaincre, une véritable expertise de ce mot, par des spécialistes du vieil-italien.

⁷ *Dictionnaire général*, articles Biard et Guercheville, et *Tableaux synoptiques*, fascicule sur l'Acadie, p. 6-7.

⁸ *Une Mission capucine en Acadie*, 78.

⁹ *Le Drame acadien*, 33.

¹⁰ *L'Acadie des ancêtres*, 18.

¹¹ *Histoire des Acadiens*, 1:37.

¹² « The Voyages of the Cabots and Corte Reals... », in *Revue hispanique*, (1903), 6.

Ces minces détails, illustrant les rapports de la linguistique et de l'histoire, ne paraissent que des grains de poussière, à côté du formidable problème de l'origine des races indiennes de l'Amérique, auquel la linguistique comparée apportera peut-être quelque jour une solution.

Les études de langue et l'art de la traduction prennent une place grandissante dans nos Universités canadiennes. Les historiens doivent s'en réjouir, car une meilleure connaissance des langues accroît la facilité de recherche, révèle de nouveaux aspects des questions, et permet de mieux comprendre le passé. Elle peut aussi nous aider à nous affranchir des étroites frontières nationales, et à mieux comprendre l'attitude des autres peuples.

René BAUDRY, c.s.c.
Université Saint-Joseph, N.B.

Articles à paraître dans notre prochaine livraison:
F. Robert Sylvain, e.c.: *Alessandro Gavazzi à New-York: un agitateur parmi d'autres agitateurs.*
P. Massé: *Problèmes Acadiens en Poitou.*
Marguerite Michaud: *Les fêtes historiques de Caraquet.*
Robert-Lionel Séguin: *La sorcellerie en la Nouvelle-France.*
Et d'autres.